



J. GATTEFOSSÉ

Jean GATTEFOSSÉ

Le botaniste

J'ai quelques scrupules à faire paraître ces lignes, alors que je dois confesser d'entrée avoir sans doute beaucoup moins bien connu M. J. Gattefossé que beaucoup de mes confrères de notre Société. En regard de l'estime dont il était entouré parmi nous comme dans tous les milieux qu'il fréquentait, j'ai conscience de ne pas savoir évoquer cette séduction et cette sympathie qu'il suscitait dès les premiers contacts. Par contre, après la mort de René Maire en 1949, une correspondance scientifique régulière nous a unis et ce lien me donne quelque devoir à vous parler du président de notre centre de Casablanca, ou du moins d'une de ses nombreuses activités, la botanique. Car je laisserai à mon ami, M. Serre, le soin d'évoquer l'homme qu'il a connu dans l'intimité et ses autres activités scientifiques.

Peut-être n'est-il pas inutile toutefois de rappeler d'abord quelques traits biographiques. Jean Gattefossé était né à Lyon en 1899 d'une famille aux attaches à la fois bourguignonnes et champenoises, et c'est dans la même ville qu'il fit ses études, couronnées en 1918 par le diplôme d'ingénieur chimiste de l'Université. Son père avait fondé une usine d'extraction de parfums (établissements Gattefossé, devenus ensuite Société française de produits aromatiques) et c'est pour le compte de cette maison que Jean Gattefossé vint faire en 1920 un voyage d'étude au Maroc, qu'il parcourut en compagnie de E. Jahandiez pendant plus de trois mois.

Il s'établit ensuite en Provence, où il crée une petite usine exploitant des plantes aromatiques locales, puis devint conseil d'une importante affaire de produits naturels des environs de Grasse, où il étudia de nombreuses espèces aromatiques en vue de leur utilisation industrielle en parfumerie. Devenu le rédacteur en chef de la revue « La parfumerie moder-

De ces mélanges devaient inmanquablement naître des hybrides : ainsi le *Senecio* × *Hintermannii*, issu du croisement de *S. nereifolia* canarien et du *S. Anteuphorbium* marocain, qui vivait inconnu au jardin botanique d'Alger et que M. Gattefossé identifia entre ses parents dans le jardin du D^r Hintermann, à l'Ermitage, près de Casablanca. Dans ce domaine de l'acclimatation, sa prédilection allait aux plantes grasses et aux bulbeuses. Il publia plusieurs articles sur les narcisses du Maroc, sur les euphorbes cactoïdes, sur les asclépiadacées du genre *Caralluma*. Nombreuses furent aussi ses découvertes ; citons parmi celles qui lui furent dédiées : *Sedum Gattefossei* Batt. (endémique du Haouz), *Caralluma Joannis* Maire (endémique du Souss), *Teucrium Gattefossei* Emb. (endémique des Bni-Mellal), etc.

Ce qui était particulièrement séduisant chez M. Gattefossé, c'était la qualité de son observation. Il n'a cessé de s'instruire toute sa vie et de chercher dans les livres les éléments de sa culture, mais il semble bien que son livre préféré était la nature elle-même. Chaque herborisation était l'occasion de nouvelles observations, aussi bien sur la morphologie que sur l'écologie des plantes qui l'intéressaient et, persuadé de l'infinie variété du monde végétal, il donnait l'impression de contrôler continuellement son information et de la soumettre à l'épreuve de nouvelles observations. C'est cette qualité rare que lui reconnaissent tous les spécialistes de la flore marocaine, à qui il venait confier ses impressions. Car tant par modestie que par prudence et par honnêteté scientifique, il ne publia rien dont il ne fut sûr. Il eût pu nommer la plupart des plantes qui lui furent dédiées, car il avait bien été le premier à en déceler l'originalité ; mais il préféra chaque fois s'assurer du contrôle d'un spécialiste. Ses expériences d'acclimatation lui montraient souvent des exemples de variation remarquable, mais habitué à ce jeu complexe des caractères, à l'habileté avec laquelle l'horticulteur sait conserver des caractères individuels, il n'est jamais tombé dans l'excès de certains systématiseurs qui nomment toute variation, si faible soit-elle. J'ai ainsi dans le jardin de l'Institut scientifique chérifien un iris du Rharb, dont il avait remarqué la coloration spéciale plus foncée et la date de floraison plus tardive que chez le type d'*Iris tingitana* Boiss. et Reut. C'est, à n'en pas douter, une bonne variété, mais il a désiré que sa constance soit contrôlée par la culture et vérifiée par d'autres yeux [cf. sa contribution 423].

Il est vrai qu'il ne disposait bien souvent ni du temps, ni des moyens de comparaison nécessaires pour mener à bien l'étude des plantes qu'il avait observées dans la nature ou dans son jardin. Aussi avait-il pris l'habitude de les confier à des botanistes professionnels ou des spécialistes de la systématique. C'est ainsi que successivement E. Jahandiez, J.-A. Battandier, L. Emberger, R. Maire, M. Weiller, J. Vindt et moi-même, fûmes amenés à examiner ses récoltes, toujours merveilleusement prépa-

rées, toujours intéressantes. Ses herborisations étaient un choix qui ne retenait que l'exceptionnel. Il avait le coup d'œil de l'horticulteur, la mémoire des coloris exacts et des formes, la notion de l'écologie, et tous ces dons l'amenaient à découvrir des particularités, là où d'autres botanistes n'avaient rien remarqué. Il a ainsi écrit quelques « Contributions à la connaissance de la flore du Maroc », qui sont pleines de remarques personnelles et d'observations pertinentes.

Par métier et par goût, il recherchait tout ce qui pouvait être utilisé dans la flore spontanée. Mais il n'est pas inutile d'ajouter qu'il restait respectueux de la nature, dans laquelle il venait chercher de nouvelles richesses. Etant en relation avec de nombreux marchands ou amateurs de bulbes ou de plantes grasses, il connaissait les localités classiques des espèces recherchées, mais en conservait scrupuleusement la richesse. Jamais chasseur ne fut plus respectueux de ses victimes. Une partie non négligeable de son activité scientifique fut consacré du reste à protéger les sites remarquables, les beaux marabouts, les bosquets vénérables de doums arborescents, à aider aussi à la création de parcs nationaux ou de jardins botaniques

Passionné de connaître, il cherchait aussi à faire connaître. Toute son œuvre montre ce désir de communiquer aux autres ce qu'il avait appris au Maroc et sur le Maroc. Il eut de nombreux projets qu'il ne put réaliser faute de temps, de moyens et de collaborateurs. Il aurait désiré en particulier que les botanistes du Maroc s'unissent pour décrire les itinéraires botaniques les plus intéressants. Ce projet ne fut que très partiellement réalisé lors du VIII^e Congrès international de botanique de Paris en 1950. Le Comité directeur de ce congrès lui avait confié l'organisation d'une excursion au Maroc. Malheureusement trop onéreux, son projet ne réunit pas assez d'inscriptions pour être retenu et fut abandonné. Il avait placé son excursion sous le signe d'une « initiation au Maroc ». Nous en avons gardé au moins la notice qu'il a rédigée et qui nous propose un itinéraire particulièrement intéressant et varié, allant de l'Atlantique aux Atlas à travers tous les étages de végétation (sauf le saharien), et capable de montrer l'essentiel de la richesse floristique du Maroc par l'intermédiaire de quelques sites parmi les plus remarquables.

En même temps, il collabora à divers échanges de plantes et envoya ainsi à de nombreux spécialistes des échantillons séchés des espèces les plus caractéristiques de la flore marocaine. Bien des collections étrangères publiques ou privées furent enrichies ainsi de spécimens remarquablement préparés de plantes endémiques marocaines. L'Institut scientifique chérifien lui confia ainsi plusieurs missions de récolte, en particulier dans l'Anti-Atlas. Par la suite, il légua à cet organisme quelques collections personnelles, en particulier sa collection de lavandes et de sauges. Le laboratoire

de phanérogamie lui doit aussi le don de quelques ouvrages rares et précieux, en particulier sur les orchidées, sur les tulipes et sur les stapélias.

L'œuvre écrite qu'il laisse est étonnamment variée. J'ai déjà cité quelques-unes de ses nombreuses publications. S'il s'est surtout intéressé aux phanérogames, il n'a pas complètement négligé les cryptogames et on lui doit en collaboration avec R.-G. Werner le premier catalogue des lichens [1931], le premier catalogue des mousses [1933] et le premier catalogue des algues du Maroc [1935]. Plusieurs lichens et mousses lui ont été dédiés, ce qui montre là encore la qualité de ses récoltes. Deux ans après son premier contact avec le Maroc, il publia avec E. Jahandiez un « essai de bibliographie botanique marocaine » [1922] qui fut la seule documentation dont on disposa jusqu'à la parution en 1931 du *Catalogue des plantes du Maroc* d'E. Jahandiez et R. Maire. Bien souvent enfin, les plantes étaient pour lui l'occasion d'incursions dans des domaines bien différents de la botanique. Il s'intéressa au lupin jaune comme succédané du café [1934] et se préoccupa dès 1937 de la mise en valeur des périmètres irrigués du Maroc. Pour lui le Marum des Anciens fut la sauge, *Salvia tingitana* Etl., qu'on ne retrouve plus maintenant que cultivée dans les jardins marocains de Tanger à Casablanca [1946]. La pourpre gétule, qui donnait un éclat bien supérieur à celui de la pourpre phénicienne, n'est pas à son avis [1947] d'origine animale comme l'autre pourpre ; elle était extraite de l'orseille de mer, un lichen maritime du genre *Rocella*. Aussi pour lui, l'inventeur de la pourpre gétule fut bien le roi Juba II, comme le relate Pline l'Ancien, et c'est ce souverain berbère qui fit installer des fabriques dans l'île d'Es-Saouira (Mogador), dans une région où ce lichen existe encore actuellement. Dernier exemple enfin, les agrumes l'intéressèrent par l'étymologie très contestée de leur nom ; pour lui, il faut en chercher la racine dans le mot berbère *agrum*, qui signifie « pain », et cette constatation le conduisit à toute une théorie sur l'origine occidentale de la civilisation méditerranéenne [1939].

Ainsi toute cette œuvre témoigne d'une part d'une érudition très étendue et toujours très contrôlée, mais aussi d'un goût très poussé de l'histoire dans son sens le plus large. Il n'est pas douteux que pour lui, naturaliste dans l'âme, la botanique fut aussi une des façons d'atteindre l'homme et de connaître son passé le plus reculé. Mais M. Serre est mieux qualifié pour évoquer cet aspect non moins attachant de J. Gattefossé.

Ch. SAUVAGE

Janvier 1961.